



*lutte elle-même vers les sommets  
fit à remplir un cœur d'homme.*

Christine Noël-Lemaître

Camus

*Pas à Pas*

ellipses

# Introduction

---

En 1970, dix ans après la mort d'Albert Camus, un pamphlet amer intitulé *Camus philosophe pour classe terminale* est publié aux éditions de la différence. Il est signé par Jean-Jacques Brochier, un journaliste qui fut le rédacteur en chef du *Nouveau Magazine Littéraire* de 1968 à 2002. Fervent admirateur de Martin Heidegger et de Jean-Paul Sartre, auto-proclamé grand Inquisiteur de la pensée philosophique et défenseur de la cause existentialiste, Jean-Jacques Brochier dénie à Albert Camus le statut de philosophe. Le succès sans ombre ni période de purgatoire de Camus serait la preuve éclatante de la superficialité, voire de l'inconsistance de sa pensée, assimilable à une forme allégée de cartésianisme. Brochier s'appuyant sur l'autorité incontestable de Jean-Paul Sartre dans le champ philosophique reproche à la fois à Camus de confondre morale et politique et de faire preuve d'une grande naïveté dans son approche de la politique, naïveté qui proviendrait de la faiblesse des analyses conceptuelles du romancier. Si l'ouvrage mérite d'être ne serait-ce que mentionné dans ce livre qui entend expliciter l'apport philosophique de Camus, c'est avant tout parce qu'il est exemplaire d'une tendance détestable et néanmoins fréquente dans le monde intellectuel.

Cette tendance lourde, à l'œuvre non seulement dans le champ médiatique mais également dans le champ académique, consiste à juger de la valeur et de la portée d'une œuvre sur « l'agrément plus que sur l'argument », pour reprendre une formule de Georges Canguilhem<sup>1</sup>. Camus a un défaut essentiel et impardonnable pour ceux qui appartiennent à la classe pour ne pas dire la caste des philosophes : son style est limpide et émotionnel à la fois. Camus ne se repaît pas d'un jargon ésotérique destiné à rendre sa pensée inaccessible si ce n'est à quelques élus capables de répandre la bonne parole. La simplicité de son expression ne signifie pas pour autant que sa pensée soit simpliste,

---

1. Georges Canguilhem, Conférence à l'invitation de la Société des amis de Jean Cavailles « Qu'est-ce qu'un philosophe en France aujourd'hui? », 1990.

bien au contraire. Camus écrivait pour être compris, sans verbiage pompeux, ni sélectivité stratégique. Il avait le dégoût des formules hermétiques.

Néanmoins évoquer un Camus philosophe peut sembler à nombre de nobles penseurs indécent ou au mieux approximatif, y compris à certains spécialistes de Camus. Il en est ainsi de Jeanyves Guérin, contributeur du *Dictionnaire Camus*. On peut ainsi y lire que si Camus est indéniablement un écrivain médiatique qui a marqué son temps, son « œuvre philosophique manquerait d'envergure face à celle de Jean-Paul Sartre ». Il est vrai que Camus lui-même s'enorgueillissait de ne pas être un philosophe. S'il s'essaya à la plupart des genres littéraires, du roman aux nouvelles, des poèmes en prose au théâtre, des essais aux éditoriaux, Camus semble bien éloigné des philosophes professionnels amoureux de l'esprit de système. Il n'est pas davantage un touche-à-tout ayant en vain cherché sa voix. Le caractère polyphonique de son œuvre participe à son désir de faire converger l'art – en l'occurrence la littérature – et la philosophie, comme deux moyens au service d'une fin commune. C'est ainsi qu'il répondit en 1959 à un critique qui l'interrogeait sur le genre qu'il préférerait : « L'alliance de toutes ces techniques au service d'une seule œuvre ». La diversité de l'œuvre camusienne est ainsi moins l'indice patent de son absence de qualification philosophique que celle de sa vision même de la philosophie. Philosopher non seulement à partir d'un discours formel mais en ayant recours à des flots d'images qui seuls peuvent permettre de dépasser les limites inhérentes au langage argumentatif. Le roman peut ainsi exprimer parfois plus efficacement ce qui demeure inaccessible au lecteur d'un traité de métaphysique ou de morale. « On ne pense que par image. Si tu veux être philosophe, écris des romans », écrit-il dans ses *Carnets* en 1936.

Cette revendication est reprise en 1938 alors que Camus rédige un article dans *Alger-Républicain* pour présenter le premier roman de Jean-Paul Sartre, *La Nausée*. « Un roman n'est jamais qu'une philosophie mise en images. Et dans un bon roman, toute la philosophie est passée dans les images ». On peut ici esquisser un rapprochement entre le projet de Camus et celui du philosophe danois Kierkegaard, que les manuels de philosophie désignent usuellement comme le père des

philosophies de l'existence. La philosophie kierkegaardienne s'éloigne également de la philosophie universitaire pour viser la restitution de la singularité de l'expérience individuelle. Poète autant que philosophe Kierkegaard a conjugué des genres très différents pour tenter de saisir les multiples facettes de l'existence, insaisissable par la seule pensée pure et irréductible à tout système. Cette pluralité des registres littéraires est pour Kierkegaard un moyen au service d'une fin, celle de devenir subjectif et de restituer la tension irréductible entre l'existence et la pensée. Si les projets qui animaient Camus et Kierkegaard divergent sur de nombreux points, cette tentative de s'aventurer en dehors des sillons de la pensée spéculative à la recherche du sens de l'existence les réunit néanmoins ainsi que la volonté de redéfinir les attributs et les missions respectives de la littérature et de la philosophie.

Cette explication des formules camusiennes et de l'importance qu'il accorde à la notion d'image ne saurait cependant totalement nous satisfaire. Elle est résolument superficielle car l'image apparaît comme un véritable leitmotiv dans la pensée de Camus. Dans la préface de *L'Envers et l'Endroit*, on peut lire : « une œuvre d'homme n'est rien d'autre que ce long cheminement pour retrouver par les détours de l'art les deux ou trois images simples et grandes sur lesquelles le cœur, une première fois, s'est ouvert<sup>1</sup> ». Ou encore « À un certain degré de dénuement [...], la vie toute entière se résume à des images »<sup>2</sup>. Pour David H. Walker, la référence de Camus aux images peut être reliée à l'influence de la lecture plotinienne. Comme nous le verrons dans la suite de cet ouvrage, l'influence de Plotin sur Camus a en effet été importante dès ses années d'étudiants. Or l'image est utilisée par l'auteur néoplatonicien comme « la parabole », un « essai pour couler l'indéfinissable du sentiment dans l'indéfinissable évident du concret »<sup>3</sup>.

L'image aurait ainsi pour Camus une portée esthétique mais surtout épistémologique. Camus utiliserait l'image pour des raisons esthétiques et épistémologiques s'inspirant de Plotin. L'image actualise et restitue, mieux que les longs discours, ce que perçoit la sensibilité. Elle permet

1. A. Camus, *Œuvres complètes*, I, p. 38.

2. *Ibid.*, p. 67.

3. A. Camus, *Œuvres complètes*, II, p. 861.

d'englober « une pensée, circonscrit une intuition ou une observation empirique, pour en faire un objet d'une contemplation instantanée ; elle résorbe les défauts et les aspérités du réel pour ouvrir la voie à une mise en vibration<sup>1</sup> ». Camus a ainsi eu recours à la technique de l'image dans la plupart de ses romans jusqu'à la difficulté de Jacques Cormery qui doit dans *Le Premier Homme* tenter de résumer en deux mots un moment crucial du film *le Signe de Zorro*, le langage ayant ainsi le rôle de servir les images.

Sans doute, y a-t-il dans le projet camusien une volonté créative qui inscrit la philosophie non dans la duplication du même mais plutôt dans ce que Nietzsche appelait la *Versuch*, à savoir l'expérimentation, l'invention de formes inédites comme autant de solutions aux maux du présent. Sans doute, faut-il beaucoup de talent et d'audace pour parvenir à partager sa vision du monde avec autant de simplicité et de force littéraire que l'a fait Camus. Il ne s'agit pas pour lui de jouer avec les mots uniquement pour faire ressentir le plaisir ou la peine, la colère ou la pitié. Il s'agit de produire des images qui participent à un tout qu'il s'agira d'esquisser à grands traits dans le cadre de cet ouvrage introductif à la philosophie de Camus. Sans aucun doute, l'œuvre de Camus est-elle sur ce plan à l'image de son parcours et de son inscription sociale, humble et extraordinaire.

Le parcours de Camus est en effet un affront aux lois de la nécessité en ce qu'il constitue une exception à la mécanique de la reproduction sociale. Son existence même n'illustre-t-elle pas à merveille l'invective du *Mythe de Sisyphe* : « Il n'y a aucun destin qu'on ne surmonte par le mépris » ? Certes, une autre lecture est possible, puisque d'une certaine manière la fulgurante ascension de cet enfant du peuple, né dans une colonie française atteste aussi de la réussite de l'école républicaine du début du siècle, capable de repérer et de favoriser le développement des talents prodigieux au-delà des étiquettes sociales. Toujours est-il que la reconstitution de la trajectoire personnelle, professionnelle et littéraire de Camus restitue les traces d'une existence où le hasard, le destin et la volonté semblent se livrer à une joute incessante.

---

1. D. H. Walker, « Camus et le point de vue esthétique », *Camus l'artiste*, p. 129.

Albert Camus naquit en 1913, dans la région de Mondovi, au sein d'une famille plus que modeste, installée en Algérie depuis peu. Le père de Camus, Lucien, était un ouvrier agricole d'origine bretonne. Il avait épousé une servante illettrée et à moitié sourde, d'origine espagnole, Catherine Sintès, qui lui donna deux fils. Peu après la naissance d'Albert, Lucien Camus partit sur le front, en métropole, au tout début de la première guerre mondiale, avec l'uniforme des zouaves. Grièvement blessé lors de la bataille de la Marne, il décéda après une longue agonie à l'hôpital, alors qu'Albert Camus n'avait qu'un an, laissant sa veuve avec une modeste pension qui ne pouvait suffire à assurer la subsistance de ses deux enfants, devenus pupilles de la nation. La famille s'installa dans le quartier populaire de Belcourt à Alger, où Catherine rejoignit sa mère qui prit en mains l'éducation des frères Camus. Olivier Todd, biographe, raconte qu'en 1921 la grand-mère de Camus lui expliqua que désormais il était grand. Dès lors il n'aurait plus droit qu'à des cadeaux utiles pour Noël.

Albert est scolarisé à l'école publique républicaine. Au début du vingtième siècle, la quasi-totalité des enfants de milieux modestes achèvent leur scolarité à la fin de l'école communale, après le certificat d'études. Or l'instituteur de Camus, Louis Germain repère le potentiel de cet élève qu'il juge exceptionnel. Il parvient à convaincre sa mère, de l'inscrire à l'examen des bourses du secondaire et il le prépare par des cours privés. Albert Camus réussit et il peut poursuivre ses études au collège puis au lycée. Il n'oubliera jamais son instituteur auquel il rendit un hommage appuyé à l'occasion de son discours prononcé lors de la remise du Prix Nobel. Louis Germain a non seulement joué un rôle décisif en infléchissant le cours de sa vie, mais il fournit à Camus une figure masculine fondatrice. « Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé », avoue Camus à son ancien instituteur.

La scolarité du jeune Camus n'a pourtant pas été facile. Il régnait à cette époque, dans les milieux populaires, un fort préjugé contre les études. Elles étaient considérées comme une perte de temps et d'argent. Morvan Lebesque, biographe de Camus relate qu'il devait apprendre ses leçons en cachette parce qu'un grand-oncle menaçait

d'un coup de fusil quiconque mettrait du latin dans la tête de son petit-fils. Les boursiers peu nombreux étaient mal perçus par les autres élèves, lesquels étaient issus pour la très grande majorité de la bourgeoisie. Camus doit osciller entre deux mondes inconciliables, sans pouvoir trouver de réel soutien auprès des siens. Il obtient néanmoins le baccalauréat avec mention et vise des études supérieures en philosophie. Il intègre khâgne. Ses professeurs le remarquent et notamment Jean Grenier qui dit de Camus qu'il était le seul étudiant à ne justement pas jouer à l'étudiant. Une indéfectible amitié grandit entre les deux hommes. Grenier ne cesse d'encourager Camus dans ses ambitions littéraires. Camus lit Bergson, Kierkegaard, Dostoïevski, il rédige un mémoire sur la métaphysique chrétienne et le néoplatonisme en confrontant Plotin et Saint Augustin.

Ces années sont décrites par Camus comme des années heureuses, studieuses mais pas uniquement, sous le soleil d'Alger. Son physique de séducteur méditerranéen lui assure un certain succès auprès des femmes. L'insouciance relative de Camus est brutalement brisée par la maladie. Les médecins lui diagnostiquent la tuberculose. À 17 ans, la vie de Camus est ainsi mise entre parenthèses pendant près d'une année. Plusieurs rechutes jalonnent sa vie. Une fois de plus Camus se moque du destin. Il vainquit la tuberculose pour perdre la vie dans un banal accident de voiture, à l'âge de 47 ans. L'épreuve de la maladie modifia son rapport à l'existence, comme il le confie dans sa préface à *L'Envers et l'Endroit*: « Cette maladie sans doute ajoutait d'autres entraves, et les plus dures, à celles qui étaient déjà les miennes. Elle favorisait finalement cette liberté du cœur, cette légère distance à l'égard des intérêts humains qui m'a toujours préservé du ressentiment... J'en ai joui sans limite ni remords ». Il lit Épicète et s'imprègne de ses leçons. « La maladie est une entrave pour le corps, mais, si elle le veut, pas pour la volonté » peut-on lire dans le Manuel d'Épicète. Camus fait sien ce leçon. La maladie renforça à la fois son goût pour la vie et sa perception de la fragilité de l'existence. Si la maladie et la richesse ne dépendent pas de nous, la manière dont nous pouvons y faire face est entièrement entre nos mains. La tuberculose lui ferma néanmoins un certain nombre de portes et notamment celles de l'enseignement qui constituent la voie professionnelle privilégiée

après des études de lettres ou de philosophie. En l'occurrence, son état de santé ne lui permit pas de prétendre à l'agrégation, la tuberculose étant disqualifiante pour la fonction d'enseignant. En effet, les services de l'instruction publique refusaient les malades, redoutant d'avoir à verser une pension de longue durée. Camus se voit offrir une délégation d'adjoint d'enseignement en français à Sidi-bel-Abès, petite ville située à 60 kilomètres d'Oran et à douze heures de train d'Alger. Camus ne peut se résoudre à s'enterrer dans cette ville de province, loin de tout et de tous. « J'ai reculé devant le morne et l'engourdissement de cette existence. [...] Il me semble enfin que j'ai fait une sorte de pari – qui m'oblige à créer quelque chose qui compte sinon ce sera l'absurdité complète », écrivit-il à un ami.

Camus se tourna donc vers le journalisme, après des mois de précarité au cours desquels il ne fut qu'un homme de talent sans « contrat, ni métier » pour reprendre l'expression de Morval Lebesque<sup>1</sup>. À l'âge de 22 ans, il habitait dans une petite chambre meublée d'un simple coffre, qui lui servait à la fois d'armoire et de lit, naviguant entre des chambres prêtées par des amis ou louées à un prix modique. Il rédigea à cette époque-là, entre 1934 et 1936, un roman publié en 1937, *L'Envers et l'Endroit*. En parallèle, Camus s'intéressa au théâtre. En 1936, il fonda le Théâtre du travail avec des amis. Il intervenait à la fois comme metteur en scène, machiniste et acteur et adapta plusieurs pièces de Gorki, de Malraux ou encore de Dostoïevski.

Néanmoins, les perspectives semblaient minces. Il survécut grâce à des leçons particulières, puis occupa pendant près d'une année un emploi d'assistant temporaire en météorologie, obtenu par l'intermédiaire de ses anciens professeurs. C'est alors que Pascal Pia lui offrit un emploi de reporter dans le nouveau journal qu'il entendait fonder : *Alger Républicain*. Camus accepta. Il était chargé de couvrir les procès politiques algériens. Sa carrière de journaliste débuta ainsi avec une série d'articles qui firent polémiques à l'instar de l'affaire du La Martinière où il dénonça les conditions de transport des forçats en Guyane, ou encore de l'affaire Hodent où il plaida l'innocence d'un commis de ferme injustement accusé de vol par un colon influent. Il

---

1. Morval Lebesque, *Camus par lui-même*, p. 20.



signa ainsi une série d'articles connus sous le titre *Misère en Kabylie*, dans lesquels il dénonça la situation faite aux Kabyles sur leur propre terre, une situation qu'il est possible de rapprocher du concept de déracinement développé par la philosophe Simone Weil dans les années trente. Il n'est pas innocent que Camus édita plus de vingt ans plus tard les œuvres posthumes de la philosophe dans la collection *Espoir* qu'il fonde avec Gallimard.

Cette période où Camus découvrit le métier de journaliste marqua également la naissance de son engagement politique, engagement éclairé où il n'entendait pas faire l'apologie d'un parti ou d'une classe, mais où il questionnait toutes les formes d'injustice dont il fut le témoin, restituant avec une sincérité rare la complexité des situations auxquelles il était confronté. Par ses analyses sans complaisance Camus ne tarda pas à s'attirer les foudres des autorités algériennes. Il fut sommé de quitter l'Algérie. Il poursuivit ainsi son activité de journaliste en France, d'abord à *Paris soir* en tant que secrétaire de rédaction, avant que le journal ne s'engageât dans la collaboration, puis plus tard dans *Combat*, dont il fut le co-directeur jusqu'en 1947, date à laquelle il abandonna le journalisme. L'activité journalistique de Camus ne signifie pas pour autant la fin de son activité littéraire, bien au contraire. Camus parvient à faire paraître en 1942, grâce à Pascal Pia, *L'Étranger* chez Gallimard. Il est un parfait inconnu en France. Le roman échappe à l'œil de la censure.

Même lorsque Camus aura atteint une renommée lui permettant de vivre de ses productions littéraires, il continua cette forme d'engagement dans le monde par la rédaction de textes informés, sous la forme d'articles ou de chroniques, en particulier sur la question de la guerre d'Algérie. L'engagement lui apparaissait comme une nécessité intrinsèque, un devoir s'imposant à tout homme, et en particulier aux artistes et aux hommes de lettres. Cet engagement le conduisit à militer dans un mouvement de résistance en France de 1942 à 1944, alors qu'il avait dû une nouvelle fois quitter l'Algérie en raison d'une récurrence de sa tuberculose. La correspondance entre Albert Camus et sa femme Francine permet de confirmer sa contribution à la résistance. « J'ai beaucoup réfléchi et je l'ai fait en toute clairvoyance parce que c'était mon devoir. J'ai travaillé en Haute-Loire et puis tout de suite